

Premier jour d'expédition, 24 avril 2004

Un taxi tout-terrain nous dépose au bout de la route qui relie Kangerlussuaq à Kelly ville : un hameau de quatre à cinq maisons, désert à souhait. Au loin, un renne se prélassait au soleil.

Tandis que le véhicule nous quitte, nous prenons quelques instants pour apprécier le silence. Le grand silence blanc tellement singulier, nourrissant, bienfaisant...

Le ciel est bleu, le vent complètement absent et le froid supportable (-10°C).

Première opération, descendre dans une petite vallée pour piquer ensuite plein ouest, c'est-à-dire à 305° quand on compte les 35° ouest de déclinaison magnétique.

La route est plate, le pas aisé, le soleil brille et le bonheur d'être là se fait palpable. Au terme de deux heures de marche, notre itinéraire s'écarte

sensiblement du lac sur lequel nous évoluons. Pour le suivre, nous devons atteindre un col situé à une altitude de 120 mètres, soit une dénivellation de 100 mètres en pente relativement douce.

Douce, oui, quand on n'a rien à tracter. Mais avec des traîneaux de 80 kilos ?

- Sergio, on s'en tient à notre tracé ou au terrain le plus

facile ?

- Qu'en dit la carte ?

- Sur le lac, on est certain de ne pas s'exploser les poumons et les muscles mais on s'écarte trop du cap à suivre.

- Et par le col ?

- Là, on reste dans le bon mais ça va faire mal!

- Dans le doute s'abstenir ! Ne nous écartons pas du tracé.

- Parfait ! Adviennent que pourra !

Le regard fixé sur le col, nous resserrons la sangle du harnais de traction, ajustons les sacs à dos, prêts à en découdre.

L'effort est violent, le cœur bat la chamade, les pulkas nous rappellent les lois élémentaires de la gravité. Comble de tout, tandis que nous essayons de couper la pente par des petits lacets, les traîneaux trop chargés en hauteur, malgré nos précautions, ne cessent de verser. Cela nous oblige à nous déharnacher pour aller remettre les pulkas sur leur base et repartir dans des équilibres précaires. Dur exercice alors que le voyage ne fait que commencer !

- Attends, je viens t'aider, me crie Sergio, au cinquième basculement de mon matériel.

Mais tout le contenu du traîneau est trop chamboulé et la moindre inclinaison, le moindre caillou, sur ce flanc de montagne, fait chavirer l'ensemble.

Encore cinquante mètres et j'atteins un replat en traînant mon équipement sur son flanc. Un cheval de trait aurait répugné à ce travail, moi aussi !

- Médhy, ça va ?

- C'est bon, j'ai tout rééquilibré, je ne devrais plus avoir de problèmes. Et toi ?

- Cette pente m'a brisé les reins, je suis crevé !

- Mangeons un peu, ça nous requinquera.

Après cette courte pause, nous poursuivons notre route en nous fiant aux indications du GPS. Quelle n'est pas notre stupéfaction de nous rendre compte qu'en suivant ce fameux lac, nous aurions pu rejoindre notre itinéraire avec bien moins de peine. En effet, une petite rivière gelée au milieu d'une large vallée nous aurait permis un pas nettement plus aisé. Mais la carte au 1/100.000^{ième},

seule échelle disponible au Groenland, ne permet pas toujours de se faire une idée exacte du terrain.

Morale de l'opération, plus d'une heure de perdue à nous fatiguer et surtout la ferme intention de ne plus jouer au montagnard. Ici et pour le reste de l'expédition, nous sommes des chiens de traîneaux. Alors, raisonnons comme eux : la loi du moindre effort est toujours la meilleure !

Il nous reste une dizaine de kilomètres avant d'atteindre notre première cabane et il est déjà 16 heures, l'heure de commencer à dresser le camp quand on décide de dormir sous tente. Une fois de plus, que faire ? Continuer et dormir dans un certain « confort » ? S'arrêter et prendre le temps de monter le camp à notre aise ?

Sergio est fort fatigué, moi plus ou moins, mais je sens que nous défions toutes les règles d'une première journée d'expédition. Selon moi, elle se doit d'être courte pour habituer les muscles

et le souffle à ce qui les attend. Elle se doit de s'achever dans un lieu confortable, bien chauffé et isolé : cabane, hutte, refuge ou grande tente avec poêle à bois.

En effet, quand le milieu est en parfaite opposition avec celui de notre quotidien, il faut plus ou moins quatre à cinq jours pour se sentir en phase avec les nouveaux rouages de la vie.

Dès le premier jour, dormir sous tente après avoir marché plus de dix heures relève du masochisme ou de l'inconscience. Que faire ? On décide de faire le point à 17h. Quelques gorgées de thé chaud, quelques bouchées de chocolat, cacahuètes, figues et la route continue, rythmée par ce pas lent, glissé, monotone avec un point à l'horizon comme cible de notre endurance.

Fait remarquable cependant, cette sensation d'étourdissement, de tournis, de vertige dont je suis souvent victime dans la frénésie du quotidien,

a complètement disparu. Il y a quatre heures à peine, j'avais la tête pleine de questions, maintenant, je sens qu'elles se dissolvent dans la rigueur de mes foulées. Ce sentiment, je le connais par cœur : souvent j'arrive en expédition, en voyage, en randonnée, avec une fatigue terrible tant la vie urbaine m'accable... Malgré mon métier de guide. Au bout de quelques jours, voire quelques heures, toute fatigue, tout ras-le-bol s'est évanoui. Tout est redevenu clair, limpide, vif. Chaque instant est vécu avec l'intensité qu'il mérite dans une concentration aiguisée. Chaque fois, et ce depuis presque dix années, je pense être enfin capable de rentrer en Belgique, dépouillé, pour y mener une vie aussi fluide que dans ces territoires de lumière. Chaque fois, au bout de deux ou trois jours de reprise du rythme fou, je replonge dans la pesanteur des tracasseries. Mais,

maintenant, c'est sûr, je rentrerai serein comme toujours et je le resterai comme jamais.

17 heures, enfin, il ne nous reste que six kilomètres à parcourir dont quatre et demi sur un grand lac et un et demi sur une petite rivière. Interrogations, doutes...Nous questionnons nos muscles, notre dos, nos artères pour finalement décider de continuer jusqu'à la cabane. Rassemblant tout ce qu'il nous reste de force, nous marchons droit devant une heure durant, parcourant 3,5 kilomètres : un record de vitesse.

Encore 2,5 et la cabane apparaîtra dans toute sa splendeur. Au terme de 1,5, elle est en vue. Un carré rouge perdu au milieu des montagnes et des lacs. Une rivière gelée nous y conduit. Encore 1000 mètres et nous serons arrivés. Mais le Grand Nord est un maître intransigeant, l'épreuve d'endurance et d'opiniâtreté guette sans cesse...Faute de ces qualités, les épreuves des

premiers jours vous conduisent à l'abandon au retour, comme seule solution, vers les chaumières douillettes et les lits bien couverts.

La rivière qui nous mène à la cabane accuse une faible pente tout en glace. Il s'agit d'un rapide alimentant le lac situé en aval. Une fine pellicule de neige en recouvre la surface, insuffisante pour nous freiner. C'est la glissade générale accompagnée de ses immanquables chutes. De surcroît, les pulkas ne cessent de verser, nous obligeant à des efforts supplémentaires. Sergio parvient en bas sans trop d'aléas. Moi, à bout de nerfs, je m'assieds sur le traîneau et me laisse glisser jusqu'en bas.

Enfin, la cabane tant convoitée est atteinte. Espace exigu pour trois personnes, construit à petit budget : quelques panneaux de bois peints en rouge à l'extérieur, une couche d'isolant et des lattes de bois à l'intérieur.

Petite fenêtre à double vitrage, petite table rabattable et une planche recouverte de tôle pour la cuisine. C'est tout. Mais dans ce genre de lieux, une telle bâtisse prend vite des allures de paradis et de havre de paix.

Après avoir déballé les pulkas et rentré tout ce qui est nécessaire à notre bien-être, Sergio entreprend l'allumage de son réchaud à essence, seule source de chaleur possible dans cet univers de glace et de rochers.

Subitement, tout l'espace cuisine s'enflamme. Sergio se précipite sur le matériel en feu, ouvre la porte à violents coups de pieds et jette son réchaud dehors. Ses gants, imbibés d'essence, également en feu, il plonge les mains dans la neige poudreuse tandis que le réchaud brûle de plus belle. Tout se passe très vite et le temps que je m'aperçoive des risques que Sergio encourt, les flammes sont

éteintes. Mon ami s'en sort sans une égratignure si ce n'est une paire de sous-gants réduite en cendres.

Inattentif, il avait laissé couler de l'essence sur la surface de travail et la flamme de préchauffage du réchaud a emporté le tout dans un déluge explosif. Nous nous en sortirons avec quelques rires et quelques peurs.

Cette première journée s'achève vers 23 heures. Nos corps sont fatigués, douloureux, mais, le ciel dégagé nous offre le spectacle d'une myriade d'étoiles à l'orientation toute polaire qu'une aurore boréale vient envelopper de ses bras ondulants.

Dans ce décor immuable, figé, cette symphonie de lumières nordiques aura été un hymne au goût suave de l'aventure.